

Dans toute l'étendue de l'empire, les membres de la nombreuse famille des Barmécides furent à l'instant arrêtés, jetés en prison, et leurs immenses richesses confisquées. La princesse, veuve de Djafar et cause innocente de tant de désastres, fut ignominieusement chassée du palais, et le malheureux fruit de son amour jeté dans un puits; par ordre de Haroun, que l'histoire a surnommé al-Raschid, c'est-à-dire *le Juste*. Le calife défendit, sous peine de mort, de prononcer le nom des Barmécides et de composer des vers en leur honneur; mais les libéralités des vizirs avaient laissé dans toute la Perse un souvenir ineffaçable, et cette défense eut le sort de celle des Delphiens. Aucun nom de monarque ou de conquérant n'a été célébré par les historiens et les poètes comme celui des Barmécides; c'est le thème obligé des émules de Saadi et des fils de Mahomet; en effet, les Barmécides avaient répandu trop de bienfaits, leur gloire avait jeté trop d'éclat, pour qu'il fût au pouvoir d'un tyran d'étouffer ce souvenir dans le cœur des peuples et d'imposer silence à la lyre des poètes.

Le *Grand Dictionnaire*, fidèle à son plan, qui est de ne pas dédaigner un détail quand ce détail est caractéristique, va donner un des innombrables morceaux que la poésie persane a consacrés à la mémoire des Barmécides; nous regrettons seulement que cette pièce soit revêtue d'une forme qui lui enlève tout le charme qu'elle a certainement dans le texte original.

LE POÈTE RECONNAISSANT.

« Fadhel-ben-Jahia, favori du calife Haroun-al-Raschid, rassembla un jour tous ses amis pour célébrer la naissance de son petit-fils. Le poète Mohammed-Demeschki recita des vers qu'il venait de composer sur cet heureux événement. Le vizir fut si enchanté de cette poésie, qu'il fit donner 10,000 écus à Mohammed. Quelques années après, Fadhel fut disgracié et dépouillé de ses biens. Le poète Mohammed vivait fort retiré à la campagne et ignorait la disgrâce de son bienfaiteur. Dans un voyage qu'il fit à Bagdad pour des affaires, il se rendit au bain, selon la coutume des musulmans. On lui donna, pour le servir, un jeune garçon fort-bien fait. Tandis qu'il se baignait, les vers qu'il avait composés jadis se retracèrent à son esprit, et il les chanta. Tout à coup, le jeune garçon tombe sans connaissance, comme frappé de la foudre. Mohammed sort du bain et donne les plus prompts secours à l'enfant. Celui-ci ayant enfin repris ses sens pria Mohammed de lui dire quel était l'auteur des vers qu'il venait de chanter. — Moi, répondit le poète; je les composai pour le fils de Fadhel. — Pour le fils de Fadhel! répliqua douloureusement le jeune homme : savez-vous bien où il est maintenant, ce fils de Fadhel? Hélas! il est devant vous. Vos vers m'ont rappelé mon ancienne fortune; la tristesse s'est emparée de mon âme, et je suis tombé, accablé de douleur... Mohammed, touché de la plus vive compassion pour le fils d'un homme à qui il devait sa fortune, lui dit : — Fils infortuné du plus généreux des mortels, vous voyez que je suis déjà vieux; je n'ai point d'enfant; suivez-moi, je vais dès ce moment vous passer une donation de tout ce que je possède; vous en jouirez quand je ne serai plus. Le jeune Fadhel répondit en versant des larmes : — A Dieu ne plaise que je reprenne ce que mon père vous a donné! jouissez de cette fortune, que vous êtes digne de posséder. Après bien des résistances, Mohammed fit consentir le jeune Fadhel à l'accompagner dans sa retraite, et en fit son héritier.

Voici un quatrain d'un poète arabe, qui a été élégamment rimé :

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux.

Les poètes orientaux ont pris également l'histoire éblouissante et tragique de cette célèbre famille pour sujet de plus vastes compositions. Le poète allemand Hammer a écrit une tragédie ayant pour titre la *Chute des Barmécides*, et enfin La Harpe a composé sa célèbre tragédie des *Barmécides*, qu'il aurait pu, avec plus de raison que l'écrivain d'outre-Rhin, baptiser du nom de *chute*. Cette chute fut éclatante et montra le côté comique de la muse tragique de La Harpe. L'*Encyclopédie catholique*, qui n'est pourtant pas une méchante dame et qui n'a aucune raison d'en vouloir au converti La Harpe, dit que le parterre, qui ne voulait pas que le supplice des favoris de Haroun se prolongeât au delà du tombeau, ne tarda pas à faire disparaître les *Barmécides* de l'affiche. Le *Dictionnaire de la Conversation* est plus sévère encore, sans être moins ironique. « Cette pièce, dit-il, n'eut aucun succès au théâtre et fit inventer des cannes à la Barmécide, munies d'un sifflet à piston.

Barmécides (LES), tragédie en cinq actes, de La Harpe, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, en 1778. A part *Mélanie*, les pièces de La Harpe méritent tout au plus une mention. L'auteur du *Cours de littérature*, qui réussissait parfois assez bien à apprécier le talent de ses rivaux en prose et en vers, manquait absolument de ce don créateur sans lequel les grandes œuvres

sont impossibles. Le feu sacré faisait défaut à ce pédant de collègue qui, toujours une fêrule à la main, prétendait régenter tout l'empire littéraire. Les malheurs de la famille de Barmek, et particulièrement les amours de Djafar et de la sœur de Raschid, sont le sujet d'un roman de Mlle Fauque, intitulé *Abbassai, histoire orientale*, publié en 1752, à Pavie, in-12. Il va sans dire que l'histoire y est traitée d'une façon galante, à la manière des romans de ce genre, comme on les comprenait au XVIII^e et au XVIII^e siècle. C'est par ce roman, plus même que par la *Bibliothèque orientale* de Herbelot, que l'idée de traiter ce sujet semble être venue à La Harpe. Il était très-peu orientaliste par l'étude, et il ne savait historiquement rien de précis ni sur l'islamisme ni sur les successeurs de Mahomet. C'est avec ce peu de connaissance des choses arabes et persanes, et une ignorance à peu près complète des mœurs et des coutumes de l'Orient, qu'il entreprit de mettre sur la scène des personnages qu'il ne connaissait point du tout. Quoi qu'il en soit, voici comment il imagina sa pièce. Il fait raconter en gros, dans l'exposition de sa tragédie, avec toutes sortes d'inexactitudes et de méprises, les faits dont la légende plutôt que l'histoire s'est plu à orner la disgrâce des *Barmécides*. Djafar, que La Harpe nomme *Barmécide*, passe pour avoir été mis à mort avec tous les siens (les *Barmécides*) par l'ordre d'Haroun, vingt ans auparavant, pour des motifs assez mal expliqués dans cette exposition. On a vu plus haut ce que la légende rapporte des amours romanesques de Djafar et d'Abbassa, sœur du calife. Avec La Harpe, il ne s'agit plus de la sœur du calife, mais de sa nièce, et le grand motif de l'extermination des *Barmécides* ordonnée par le despote, a été, selon l'auteur, le mariage secret de Barmécide, c'est-à-dire Djafar avec sa nièce.

Par un nœud clandestin,
A la nièce d'Haroun il unit son destin.

En outre, et par précaution, Haroun a fait mettre à mort tous ceux qui, à un degré quelconque, appartiennent à la puissante famille des *Barmécides*. Malheureusement, cela est à peu près conforme à l'histoire,

Des ordres homicides
Livrèrent au trépas quarante Barmécides.

M. de La Harpe dit cela, là, un peu trop platement peut-être, mais enfin cela est vrai. Seulement, dans un intérêt particulier, celui de sa pièce, l'un des quarante en question est sauvé du trépas. Ce n'est peut-être pas le plus honnête, mais c'est le plus illustre. L'exécuteur des ordres du calife, Saëd, qui devait sa fortune à Djafar, voulut lui sauver la vie.

Un esclave à peu près de son âge,
Assez semblable à lui de taille et de visage

fut immolé à la place de Barmécide, car La Harpe donne presque continuellement à son héros le nom de Barmécide, par la seule raison que les rimes en *ide* sont moins fières que les rimes en *far*. Voilà pourquoi Barmécide, que tout le monde croyait mort, se retrouve dans la suite de la pièce. Il s'était échappé par des souterrains obscurs, et s'en était allé cacher ses malheurs au coin de l'Asie qu'il s'appelle, dans une autre scène, les *déserts de la Syrie*. Le prétendu meurtrier aurait fait plus encore, il aurait également sauvé la vie à un enfant de Djafar, qu'il aurait longtemps caché dans sa maison, pour le présenter un beau jour au calife, comme un de ses propres enfants. Amorassan (c'est le nom que La Harpe donne à ce nouveau Joas) parvient peu à peu à gagner les faveurs du calife, et s'élève enfin à la place même qu'avait occupé son père. C'est là qu'on le voit quand le rideau se lève. Il montre dans ce poste les mêmes talents et la même générosité, avec plus de retenue dans l'usage de la puissance dont il est revêtu, pour ne pas donner d'ombrage au calife, représenté lui-même comme extrêmement jaloux de ses prérogatives despotiques.

On est trop criminel quand on peut lui déplaire,
Et tout sang est abject aux yeux de sa colère.

Les choses en sont là, et tels sont les faits antérieurs, au moment où la pièce commence.

Cependant, on ne comprend guère pourquoi, après avoir fait exécuter tous ces Barmécides, des remords sont venus au calife Haroun. Il ne paraît point trop regretter la perte de trente-neuf de ces pauvres parents de Djafar, mis à mort à cause du nœud clandestin de celui-ci avec la nièce du calife; mais il ne regrette pas seulement, il pleure le quarantième, et il lui a fait même élever un monument parmi les tombeaux de ses ancêtres, où naturellement il n'a pu mettre que les dépouilles mortelles de l'innocent esclave à qui, par bonté, Saëd a fait couper la tête pour figurer celle de Djafar, qu'il voulait épargner. Dans ce monument, dans ce tombeau placé, pour plus d'effet, sur la scène, Haroun nous dit qu'il est très-fâché d'avoir fait mettre à mort ce pauvre Barmécide, et il ajoute :

J'y descends tous les jours, et c'est pour y pleurer.

On voit que le calife est doué d'une grande puissance de larmes, car, au moment où s'ouvre la pièce, après vingt ans il a dû, si nous savons bien compter, descendre dans ce tombeau, pour y pleurer, trois cent soixante-cinq fois multipliées par vingt, c'est-à-dire sept mille trois cents fois. Ce culte d'un tombeau ne

paraît pas, du reste, beaucoup préoccuper ceux à qui le spectacle en est donné, et Amorassan est loin de se douter que cela le regarde, car Saëd ne lui a pas encore fait connaître le secret de sa naissance. Enfin, ce secret lui est révélé, et en même temps Saëd remet au fils une lettre écrite par son père au moment d'être égorgé, et qui finit par ces mots :

Mais il me reste un fils, il vengera son père.

Saëd apprend au vizir, dans la même scène, que tout est déjà prêt pour cette vengeance; qu'il a formé un complot avec Sémire, princesse du sang des Ommyades, que les Abbassides avaient dépouillés du califat, laquelle Sémire, par parenthèse, avait été refusée en mariage par Haroun à Amorassan, qui en était amoureux. La princesse, comme l'appelle La Harpe, arrive elle-même et développe encore mieux à son amant ses projets, ses moyens d'action et ses espérances. Elle lui offre sa main et ses droits à l'empire, comme si une femme en Orient pouvait avoir des droits à l'empire. La voix de la nature et celle de l'amour engagent également le jeune vizir dans cette conjuration, et il en devient le chef. Mais, au moment même où elle va éclater, arrive à Bagdad un vieillard qui demande un entretien secret à Amorassan. Ce vieillard, c'est Djafar, c'est Barmécide, que personne ne reconnaît dans ces lieux jadis pleins de sa gloire et de sa puissance. Sémire avait écrit une lettre au sultan de Damas, pour l'engager à soutenir la conjuration. L'esclave chargé de cette lettre tombe malade et meurt dans les *déserts de la Syrie*, précisément à l'endroit où Barmécide s'est retiré depuis vingt ans; et, pressé de remords, au moment de perdre la vie, il révèle à ce vieillard, qu'il ne connaît point, le danger qui menace la vie d'Haroun. Barmécide, qui jusqu'alors n'a respiré que la vengeance, conçoit dans ce moment le généreux dessein de sauver la vie au meurtrier de sa famille. C'est là ce qui l'amène à Bagdad. Ne pouvant pénétrer d'abord jusqu'au calife même, il vient tout dévoiler au vizir, et ce vizir est le chef de la conjuration, et la conjuration est formée en partie pour venger la mort de celui-là même qui vient la dévoiler. Amorassan veut « im-moler » d'abord ce vieillard à sa sûreté et à celle de ses desseins; mais il hésite. D'ailleurs, un sentiment confus lui parle en faveur de cet homme; il se contente de le faire surveiller et de le remettre entre les mains de Saëd, au nom duquel Barmécide a paru s'attendrir. Saëd, qui reconnaît l'ami qu'il a voulu venger, veut faire abandonner à Barmécide le dessein qui l'a conduit auprès du calife. Mais le vieillard est inébranlable dans sa générosité : il veut à toute force sauver Haroun, sûr d'obtenir ensuite la grâce de son fils. Le calife, averti déjà que l'on conspire contre lui, charge Amorassan, son fils, de se tenir prêt à déjouer le complot. Puis, une lutte morale s'engage entre Djafar et son fils Amorassan : le premier veut sauver le calife à tout prix, le second persiste dans ses projets de révolte. Celui-ci court se mettre à la tête des conjurés, et le père court se jeter aux pieds du calife. C'est la fin du quatrième acte.

Dans un combat qui se livre dans l'intervalle du quatrième acte au cinquième, Amorassan tue Aménor, le fils d'Haroun, mais le calife triomphe en personne des conjurés : ils sont vaincus; Amorassan et ses complices, qui ont échappé à la mort, sont chargés de fers. Haroun, terrible dans ses vengeances, ne songe qu'à faire couler le sang du vizir infidèle, en expiation du sang de son fils; mais le vieillard qui lui a conservé l'empire lui demande un entretien, et tout s'arrange. Haroun pardonne, et voilà la tragédie des *Barmécides*. La ressemblance est frappante, dans les situations, entre le *Cinna* de Corneille et les *Barmécides* de La Harpe, sauf que les Romains de Corneille parlent en Romains comme l'histoire nous les montre, et que les Persans et les Arabes de La Harpe parlent en Persans et en Arabes tout à fait de fantaisie. Le rôle de Sémire, en effet, semble calqué sur celui d'Émilie. Amorassan n'est que *Cinna*, et Haroun est Auguste. Ainsi, la générosité de Barmécide, qui arrive du fond de l'Asie pour sauver celui qui a donné l'ordre, il y a vingt ans, de l'égorger, lui et toute sa famille, et celle du calife, qui pardonne au meurtrier de son fils, de son héritier présumé, voilà tout le fondement de la tragédie des *Barmécides*.

Rien n'est plus comique que cette tragédie. Pour n'insister que sur un point, ce que l'auteur semble vouloir faire le plus admirer dans sa pièce, c'est la générosité du vieux Barmécide. Voyons un peu cela. Le calife Haroun a voulu faire égorger le ministre auquel il devait toute la splendeur de son règne, et il a fait égorger réellement trente-neuf personnes de sa famille. Barmécide ne respire que pour sa vengeance tant qu'il ne peut pas la satisfaire; mais au moment où il le peut, il y renonce subitement et il se met vite en chemin pour venir sauver le meurtrier de tous les siens. N'est-ce pas curieux?

D'autre part, La Harpe peint le calife comme le plus altier et le plus irascible des hommes. On sait d'ailleurs avec quelle sorte d'effroi, avec quel servile abaissement, les peuples d'Orient ont toujours abordé leurs souverains. Amorassan s'y était conformé lui-même, quelques jours auparavant, en demandant au calife la main de Sémire

D'une voix suppliante et d'un front incliné,
Sur les marches du trône humblement prosterné.

Tout à coup, il change de manières et de ton, lorsque Saëd lui a appris de qui il est le fils; il adresse au calife des injures tout à fait invraisemblables, des reproches sanglants sur sa conduite avec ses anciens ministres. On s'attend à voir l'étonnement, puis la colère d'Haroun; point du tout : il fait grâce à l'insolent vizir, et il lui ouvre sur-le-champ son cœur. On sait le reste, et le pardon du dénouement n'est pas le côté le moins singulier de cette singulière pièce; car enfin, voilà un père qui pardonne au meurtrier de son fils tendrement aimé, une heure après le meurtre, et lorsque son sang fume encore; et l'auteur à la naïveté de lui en faire faire la remarque à lui-même :

Je pardonne, à l'aspect de mon fils égorgé.

Ce n'est pas tout : Haroun va jusqu'à prier Amorassan d'avoir de l'amitié pour lui, de lui tenir lieu de ce fils, de cet Aménor qu'Amorassan vient d'égorger, et d'épouser Sémire; il dit à Saëd ces paroles abominables, eu égard à la situation :

Lorsque tu me trompais, Saëd, tu me servais.

Les héros de cette tragédie sont d'une trempe extraordinaire, il faut en convenir, et la pièce frappe d'abord par cette singularité qu'aucune autre ne présente : ils agissent tous contrairement à leur caractère, aux sentiments qu'ils devraient avoir, à leurs intérêts même. Les quatre principaux personnages y font exactement le contraire de ce qu'ils devraient faire, selon la nature des choses et dans les situations où ils se trouvent. Il n'y a point d'exemple d'un ouvrage dramatique où les bienséances, la raison, la vérité, la nature soient plus cruellement blessées. C'est pour ainsi dire, d'un bout à l'autre, une tragédie à contre-sens et à rebours. On n'y trouve ni connaissance du cœur humain, ni connaissance du théâtre, ni vraisemblance, et le style y est à la hauteur de tout cela. Aussi, cette tragédie ne fut-elle jouée que onze fois; et comme, dans les dernières représentations, les nombreux amis de La Harpe allaient, par zèle, entendre la pièce, on les appela, au rapport de Grimm, les *Pères du désert*.

Grimm, parlant dans sa *Correspondance littéraire* de ces malheureux *Barmécides*, se contente de retracer la physionomie de la salle à la première représentation, qui eut lieu le 11 juillet 1778, juste un mois et douze jours après la mort de Voltaire, et il le fait de la manière la plus pittoresque : « Il y avait, dit-il, le jour de la première représentation, deux cubales très-marquées; mais celle qui favorisait l'auteur était sûrement la plus nombreuse et la plus bruyante. Dans ce dernier parti, personne ne s'est distingué avec plus d'éclat que le comte de Schouvalof, l'auteur de l'*Épître à Ninon*. Il occupait, avec quelques personnes de sa suite, le premier rang du balcon du côté de la reine. Plus l'ouvrage paraissait chanceler, plus il redoublait d'applaudissements. Quand la fatigue l'obligeait à se donner un peu de repos, il excitait son voisin à le remplacer, s'essuyait bien vite le visage et reprenait aussitôt lui-même avec plus de force et de chaleur. Un si beau zèle l'a rendu l'objet des regards et de l'admiration de toutes les dames qui l'entouraient. Le feu de M. de Schouvalof a été vivement soutenu par le parti de la musique italienne, dont M. de La Harpe a si innocemment plaidé la cause, et pour laquelle il a essuyé tant de mauvaises plaisanteries, tant de persécutions de toute espèce. Aussi n'y a-t-il point de bon picci-niste qui, dans cette occasion, ne se soit cru obligé en conscience d'applaudir, quelque opinion qu'il eût d'ailleurs de l'ouvrage; ce qui a fait dire assez plaisamment que, si les *Barmécides* pouvaient se soutenir, ce serait la première tragédie dont la musique aurait fait le succès à la Comédie-Française. »

Grimm fait ensuite connaître le sujet de la pièce, sans se donner la peine de l'analyser, au moyen d'une complainte généralement attribuée à Monvel et qui, dès le lendemain de la représentation, courait tout Paris : *Les Barmécides*, complainte, sur l'air des *Pendus*.

Il ajoute un dernier détail assez piquant. Quelques mois avant la représentation, La Harpe avait eu la cruauté de lire ses *Barmécides* à Voltaire malade et presque mourant. Le patriarche eut la patience d'écouter la pièce jusqu'au bout, sans souffler mot, et c'était extraordinaire de sa part, quand il entendait lire de mauvais vers; mais, la lecture terminée, il dit à l'auteur, qui suait à grosses gouttes : « Mon cher ami, cela ne vaut rien; jamais la tragédie ne passera par ce chemin-là. »

Citons encore ces détails, empruntés aux *Mémoires de Fleury* : « C'était une tragédie nouvelle de M. de La Harpe, tirée d'un épisode des *Mille et une Nuits*, ou plutôt, comme nous le disions dans les coulisses, tirée d'un recueil de contes à dormir debout. Monvel, dont M. de La Harpe avait, en son temps, fort maltraité l'*Amant bourru* dans le *Mercur*, prit sa revanche en lui décochant une complainte sur l'air des *Pendus*, complainte en trente-trois couplets, autant que de fautes dans la pièce, disait-il. Toutefois les *Barmécides*, à force d'être remorqués, se traînèrent onze fois devant un prétendu public. Je me rappellerai toujours l'avant-dernière représentation, elle rapporta 800 livres; eh bien ! le triomphateur demanda à voir les comptes. Glacé devant les colonnes vides des registres, ne